Bibliothèque Anarchiste
Anti-copyright



Daniel Guérin
Anarchisme et Marxisme
1981

fr.anarchistlibraries.net

Anarchisme et Marxisme

Daniel Guérin

1981

Table des matières

partie Anarchisme et marxisme **5**

[10]Petite Collection Maspero, 4 vol., 1970

Anarchisme et marxisme

(d'après un exposé fait à New York le 6 novembre 1973)

1.

Si l'on veut traiter un tel sujet, l'on se trouve en présence de plusieurs difficultés. Commençons par la première. Qu'entendons-nous en fait par le mot « marxisme » ? De quel « marxisme » s'agit-il ?

Je crois nécessaire de répondre immédiatement : nous appellerons ici « marxisme » l'ensemble de l'oeuvre écrite par Karl Marx et Friedrich Engels eux-mêmes. Et non celle de leurs successeurs plus ou moins infidèles, qui ont usurpé l'étiquette de « marxistes ».

Tel est, en premier lieu, le cas du marxisme déformé, et l'on pourrait même dire trahi, des social-démocrates allemands.

En voici quelques exemples :

Pendant les premières années du parti social-démocrate en Allemagne, du vivant de Marx, les social-démocrates lancèrent le slogan d'un prétendu Volkstaat (État populaire). Marx et Engels étaient probablement si heureux et si fiers d'avoir enfin en Allemagne un parti de masses se réclamant d'eux qu'ils lui témoignèrent une étrange indulgence. Il fallut la dénonciation furieuse et répétée par Bakounine du Volkstaat et, en même temps, de la collusion des social-démocrates avec les partis bourgeois radicaux pour que Marx et Engels se sentent obligés de désavouer un tel mot d'ordre et une telle pratique.

Bien plus tard, en 1895, Engels vieillissant, lorsqu'il écrira sa fameuse préface à la Lutte des classes en France de Marx, opérera une complète révision du marxisme dans le sens réformiste, c'est-à-dire en mettant l'accent sur l'usage du bulletin de vote en tant que moyen idéal, sinon unique, de prendre le pouvoir. Engels, alors, n'était plus marxiste au sens où je l'entends.

Ensuite Karl Kautsky devint l'équivoque successeur de Marx et d'Engels. D'une part, en théorie, il affectait de demeurer sur le terrain de la lutte de classes révolutionnaire, mais, en fait, il couvrait les pratiques de plus en plus opportunistes et réformistes de son parti. Au même moment, Eduard Bernstein, qui lui aussi se prétendait un marxiste, réclamait de Kautsky plus de franchise et répudiait ouvertement la lutte de classes, qui était selon lui surannée, au profit de l'électoralisme, du parlementarisme et de réformes sociales.

Kautsky, par ailleurs, prétendait qu'il était entièrement faux de dire que la conscience socialiste soit le résultat nécessaire et direct de la lutte de classes prolétarienne. S'il fallait l'en croire, le socialisme et la lutte de classes ne s'engendreraient pas l'un l'autre. Ils proviendraient de prémisses différentes. La

cette méthode rigidement, mécaniquement, ou comme une excuse pour ne pas se battre sous le faux prétexte que les bases matérielles pour une révolution seraient absentes, comme les staliniens l'ont prétendu, par trois fois, en France, en 1936, en 1945, en 1968. En outre le matérialisme historique ne devrait pas se réduire à un simple déterminisme ; la porte doit demeurer largement ouverte à la volonté individuelle et à la spontanéité révolutionnaire des masses.

Comme l'a écrit l'historien libertaire A. E. Kaminski, dans son excellent livre sur Bakounine, une synthèse entre l'anarchisme et le marxisme est non seulement nécessaire mais inévitable. « L'histoire, ajoute-t-il, construit ses compromis elle-même. »

Je voudrais ajouter, et ce sera ma propre conclusion, qu'un communisme libertaire, fruit d'une telle synthèse, exprimerait sans aucun doute les souhaits profonds (même si parfois ils ne sont pas encore tout à fait conscients) des travailleurs avancés, de ce qu'on appelle aujourd'hui la « gauche ouvrière » bien davantage que le marxisme autoritaire dégénéré ou le vieil anarchisme démodé et fossilisé.

[1]Cf. mon livre : Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire, Flammarion, collection « Questions d'histoire », 1971

[2]Cf. Rosa Luxemburg, Lettres à Léon Jogichès, 2 vol., Donoël-Gauthier, 1971.

[3]Cf. dans mon livre Pour un marxisme libertaire, Robert Laffont, 1969, l'essai « La Révolution déjacobinisée ».

[4]Cf. dans mon livre La Révolution française et nous, Maspero, 1976, l'essai « Gare aux nouveaux Versaillais ! »

[5]Il est vrai que l'écrit sur la Commune était, en réalité, une Adresse de la Première Internationale : Marx, prenant la plume, avait à tenir compte des divers courants de cette organisation ouvrière où les autoritaires étatistes côtoyaient les libertaires et étaient bien obligés de leur faire des concessions, désavouées par la suite

[6]Cf. mon livre La Lutte des classes sous la Première République, refonte, 2 vol., Gallimard, 1968, et le condensé Bourgeois et bras nus, Gallimard, 1973 ; enfin La Révolution française et nous, déjà cité.

[7]La trame essentielle du petit livre qui précède, publiée dès 1965, est l'autogestion, dont la révolution de Mai 68 a accentuée la dynamique.

[8]A vrai dire cet éreintement reste à l'état de manuscrit et ne sera publié qu'en 1932 (en français en 1937-1947), dressant contre Stirner nombre de marxistes de notre siècle, tel Pierre Naville.

[9]Editions « L », B.P. 333, 75525 Parix Cedex 11

notamment parmi la jeunesse étudiante. De ce fait, il n'y a plus guère de cloisons étanches entre les mouvements libertaires et ceux qui se réclament du prétendu « marxisme-léninisme ». Il existe même une certaine perméabilité non sectaire entre ces différents mouvements. De jeunes camarades en France passent de groupes marxistes « autoritaires » à des groupes libertaires et l'inverse se produit également. Des groupes entiers de maoïstes éclatent sous l'influence libertaire ou sont attirés par la contagion libertaire. Même des groupuscules trotskystes évoluent dans certaines de leurs vues et abandonnent plusieurs de leurs préjugés sous l'influence des écrits et des théories libertaires. Des gens comme Jean-Paul Sartre et ses amis expriment maintenant dans leur revue mensuelle des vues anarchistes et un de leurs articles avait pris pour titre : « Adieu à Lénine. » Certes il existe toujours quelques groupes marxistes autoritaires qui sont particulièrement anti-anarchistes, comme il se trouve encore des groupes anarchistes qui demeurent violemment antimarxistes.

En France l'Union des travailleurs communistes libertaires (U.T.C.L.[9]) se trouve placée à la lisière de l'anarchisme et du marxisme. Elle a en commun avec les anarchistes classiques leur affiliation avec le courant anti-autoritaire qui remonte à la Première Internationale. Mais elle a aussi en commun avec les marxistes le fait que les uns et les autres se placent résolument sur le terrain de la lutte de classes du prolétariat et du combat en vue de renverser le pouvoir bourgeois capitaliste. D'une part, les communistes libertaires s'efforcent de revivifier tout ce qui a été constructif dans l'apport anarchiste du passé (soit dit en passant, tel a été le but visé lorsque j'ai publié le livre qui précède, L'Anarchisme, et l'anthologie de l'anarchisme, en quatre volumes de poche, sous le titre : Ni Dieu ni maître[10]). D'autre part, les communistes libertaires ne repoussent pas ce qui dans l'héritage de Marx et d'Engels leur paraît toujours valable et fécond et, surtout, répondant aux besoins de notre temps.

Ainsi la notion de l'aliénation contenue dans les Manuscrits de 1844 du jeune Marx et qui s'accorde fort bien avec le souci de liberté individuelle des anarchistes. Ainsi l'affirmation que l'émancipation du prolétariat doit être l'œuvre du prolétariat lui-même et non celle de substituts, une idée que l'on trouve aussi bien dans le Manifeste communiste que dans ses commentaires ultérieurs et dans les résolutions des congrès de la Première Internationale. Ainsi encore la théorie révélatrice du capital qui demeure, aujourd'hui même, une des clés permettant de comprendre le fonctionnement du mécanisme capitaliste. Ainsi, enfin, la fameuse méthode de la dialectique matérialiste et historique qui demeure un des fils conducteurs pour la compréhension des événements du passé et du présent. Une condition est requise toutefois ne pas appliquer

conscience socialiste surgirait de la science. Le porteur de la science ne serait pas le prolétariat, ce seraient les intellectuels bourgeois. C'était par eux que le socialisme scientifique aurait été communiqué aux prolétaires. Pour conclure : « La conscience socialiste est un élément importé du dehors dans la lutte de classes du prolétariat et non quelque chose qui en surgit spontanément. »

La seule théoricienne, dans la social-démocratie allemande, qui resta fidèle au marxisme originel fut Rosa Luxemburg. Cependant, elle dut faire bien des compromis tactiques avec la direction de son parti ; elle ne critiqua pas ouvertement Bebel et Kautsky ; elle n'entra en conflit ouvert avec Kautsky qu'à partir de 1910, quand son ex-tuteur laissa tomber l'idée de la grève politique de masses, et surtout elle s'attacha à dissimuler l'étroite parenté avec l'anarchisme de sa conception de la spontanéité révolutionnaire des mas-ses ; elle recourut à des simulacres de vitupérations contre les anarchistes[1]. Elle cherchait ainsi à ne pas effrayer un parti auquel elle était attachée, à la fois, par conviction et, il faut bien le dire, car on le sait maintenant, par des intérêts matériels[2]

Mais, en dépit de variantes dans l'énonciation, il n'y a pas de différence véritable entre la grève générale anarcho-syndicaliste et ce que la prudente Rosa Luxemburg préférait dénommer « grève de masses ». De même ses violentes controverses, la première avec Lénine, en 1904, la dernière au printemps 1918, avec le pouvoir bolchévique, ne sont pas très éloignées de l'anarchisme. Il en est de même pour ses conceptions ultimes, dans le mouvement spartakiste, à la fin de 1918, d'un socialisme propulsé de bas en haut par les conseils ouvriers. Rosa Luxemburg est l'un des traits d'union entre l'anarchisme et le marxisme authentique

Mais le marxisme authentique n'a pas été seulement déformé par la social-démocratie allemande. Il a été altéré, dans une large mesure, par Lénine. Ce dernier aggrava considérablement quelques-uns des traits jacobins et autoritaires qui, quelquefois, bien que pas toujours, apparaissent déjà dans les écrits de Marx et d'Engels[3]. Il y introduisit un ultracentralisme, une conception étroite et sectaire du Parti (avec un P majuscule) et surtout la pratique des révolutionnaires professionnels en tant que dirigeants des masses. On ne trouve pas beaucoup de ces notions dans les écrits de Marx, où elles ne sont qu'embryonnaires et sous-jacentes.

Cependant Lénine accusa violemment les social-démocrates d'avoir vilipendé les anarchistes et, dans son petit livre L'Etat et la Révolution, il consacra une section entière à leur rendre hommage pour leur fidélité à la Révolution.

2.

L'approche de notre sujet présente une deuxième difficulté. La pensée de Marx et d'Engels est en elle-même assez difficile à appréhender, car elle a passablement évolué au cours d'un demi-siècle de travaux qui toujours s'efforçaient de refléter la réalité vivante de leur temps. Malgré toutes les tentatives de quelques-uns de leurs commentateurs modernes, parmi lesquels un Père de l'Eglise, il n'y a pas de dogmatisme marxiste.

Prenons quelques exemples.

Le jeune Marx, disciple du philosophe Ludwig Feuerbach et humaniste, est bien différent du Marx de l'âge mûr, ayant rompu avec Feuerbach et qui, par la suite, s'enfermera dans un déterminisme scientifique quelque peu rigide.

Le Marx de la Neue Rheinische Zeitung qui voulait seulement être appelé un démocrate et recherchait l'alliance avec la bourgeoisie avancée allemande ne ressemble pas au Marx de 1850, communiste et même blanquiste, chantre de la révolution permanente, de l'action politique communiste indépendante et de la dictature du prolétariat.

Le Marx des années suivantes, remettant à beaucoup plus tard la révolution internationale et s'enfermant dans la bibliothèque du British Museum pour s'y livrer à des recherches scientifiques étendues et paisibles, est encore tout autre que le Marx insurrectionnaliste de 1850, qui croyait en un soulèvement général imminent.

Le Marx de 1864-1869, jouant, tout d'abord, dans la coulisse le rôle de conseiller désintéressé et discret des ouvriers rassemblés dans la Première Internationale, devient soudain, à partir de 1870, un Marx fort autoritaire qui, de Londres, régente le Conseil général de l'Internationale.

Le Marx qui, au début de 1871, met sévèrement en garde contre une insurrection parisienne n'est pas le même que celui qui, peu après, dans la fameuse Adresse, publiée sous le titre de La Guerre civile en France, porte aux nues la Commune de Paris, dont, soit dit en passant, il idéalise certains des traits[4].

Enfin le Marx qui, dans ce même écrit, assure que la Commune a eu le mérite de détruire l'appareil d'État et de le remplacer par le pouvoir communal n'est pas le même qui, dans la Lettre sur le Programme de Gotha, s'efforcera de convaincre que l'État doit survivre, pour une assez longue période de temps, après la révolution prolétarienne[5].

Ainsi donc il ne peut être question de considérer comme un bloc homogène le marxisme originel, celui de Marx et d'Engels. Nous devons le soumettre à un

congrès en tant que délégués de divers syndicats ouvriers. Il est vrai que le terrorisme anarchiste qui avait fait rage en France, entre 1890 et 1895, n'avait pas peu contribué à la répudiation hystérique des anarchistes, traités désormais de « bandits ». Ces réformistes timides et légalistes étaient incapables de comprendre les motivations révolutionnaires des terroristes, leur recours à la violence en tant que protestation retentissante contre une société abhorrée.

De 1860 à 1914 la social-démocratie allemande et plus encore la lourde machine des syndicats ouvriers allemands vomirent l'anarchisme : même Kautsky, au temps où il se déclarait en faveur de la grève de masses, fut suspecté par les bureaucrates ouvriers d'être un « anarchiste ». En France, c'est le contraire qui se produisit. Le réformisme électoraliste et parlementaire de Jaurès dégoûta les travailleurs avancés au point qu'ils prirent part à la fondation d'une organisation syndicaliste révolutionnaire très militante, la mémorable C.G.T. d'avant 1914. Ses pionniers, Fermand Pelloutier, Emile Pouget et Pierre Monatte, venaient du mouvement anarchiste.

La Révolution russe et plus tard la Révolution espagnole achevèrent de creuser un fossé entre anarchisme et marxisme, un fossé qui ne sera plus seulement idéologique mais, aussi et surtout, sanglant.

Pour terminer ces considérations sur le passé des relations entre anarchisme et marxisme, ajoutons ce qui suit :

1° Certains marxologues, comme en France Maximilien Rubel, sont, dans une certaine mesure, tendancieux quand ils font passer Marx pour un « libertaire » ;

2° Quelques anarchistes sectaires et à l'esprit étroit, comme en France Gaston Leval, sont, dans une certaine mesure, aveuglés par la passion lorsqu'ils haïssent Marx comme s'il était le diable.

9.

Et maintenant qu'en est-il du temps présent ?

Sans aucun doute on assiste, de nos jours, à une renaissance du socialisme libertaire. J'ai à peine besoin de rappeler comment cette renaissance se produisit en France en Mai 1968. Ce fut le plus spontané, le plus imprévu, le moins préparé des soulèvements. Un fort vent de liberté souffla sur notre pays, si dévastateur et, en même temps, si créateur, que rien ne devait plus être tout à fait semblable à ce qui avait existé auparavant. La vie a changé ou, si l'on préfère, nous avons changé la vie. Mais une telle renaissance a aussi eu lieu dans le cadre général d'une renaissance de l'ensemble du mouvement révolutionnaire,

à ses yeux, un rôle considérable, celui de gérer les grands instruments de travail, tels que les chemins de fer, la grande production manufacturière, extractive, métallurgique, maritime, etc.

Par ailleurs, Proudhon, à la fin de sa vie, dans la Capacité politique des classes ouvrières, optait pour la séparation total de la classe ouvrière de la société bourgeoise, c'est-à-dire pour la lutte des classes. Ce qui n'empêche que Marx eut la mauvaise foi de traiter le proudhonisme de socialisme petit-bourgeois.

Maintenant nous en arrivons à la violente et peu reluisante querelle entre Marx et Bakounine au sein de la Première Internationale. Ici encore il y avait, dans une certaine mesure, malentendu. Bakounine attribuait à Marx d'horribles desseins autoritaires, une soif de domination sur le mouvement ouvrier dont probablement il exagérait quelque peu les traits. Mais, le plus étonnant c'est que, ce faisant, Bakounine se montrait tout de même prophète. Il avait une vision très lucide d'un lointain futur. Il entrevoyait l'entrée en scène d'une « bureaucratie rouge », en même temps qu'il pressentait la tyrannie que devaient un jour exercer les dirigeants de la Troisième Internationale sur le mouvement ouvrier mondial. Marx contre-attaqua en calomniant Bakounine de la façon la plus vile et en faisant voter, au congrès de La Haye, en septembre 1872, l'exclusion des bakouninistes.

Désormais les ponts sont coupés entre anarchisme et marxisme : un événement désastreux pour la classe ouvrière, parce que chacun des deux mouvements aurait eu besoin de la contribution théorique et pratique de l'autre.

Pendant les années 1880 une tentative de créer une squelettique Internationale anarchiste échoua. La bonne volonté n'y manquait pas, mais elle se trouvait à peu près complètement isolée du mouvement ouvrier. Au même moment le marxisme se développait rapide-ment en Allemagne avec la croissance de la social-démocratie et en France avec la fondation du Parti ouvrier de Jules Guesde.

Plus tard, les divers partis social-démocrates s'unirent pour créer la Deuxième Internationale. A ses congrès successifs, comme on l'a déjà relaté dans le petit livre qui précède, se produisirent de vifs affrontements avec les libertaires qui avaient réussi à participer à ces assises. A Zurich, en 1893, le socialiste libertaire hollandais Domela Nieuwenhuis fit en ter-mes aussi violents que brillants le procès de la social-démocratie allemande et fut accueilli par des huées. A Londres, en 1896, la propre fille de Marx, Mme Aveling, et le leader socialiste français Jean Jaurès insultèrent et mirent à la porte les quelques anarchistes qui avaient pu pénétrer dans l'enceinte du

examen critique serré et n'en retenir que les éléments qui auraient un lien de parenté avec l'anarchisme.

3.

Nous sommes maintenant confrontés à une troisième difficulté. L'anarchisme forme encore moins que le marxisme un corps de doctrine homogène. Comme je l'ai indiqué dans le petit livre qui précède, le refus de l'autorité, l'accent mis sur la priorité du jugement individuel incitent particulièrement les libertaires, comme le disait Proudhon dans une lettre à Marx, à « faire profession d'antidogmatisme ». Aussi les vues des libertaires sont-elles plus diverses, plus fluides, plus malaisées à appréhender que celles des socialistes dits autoritaires. Il existe différents courants au sein de l'anarchisme : outre les communistes libertaires aux-quels je me rattache, on dénombre des anarchistes individualistes, des anarchistes sociétaires, des anarcho-syndicalistes et de nombreuses autres variétés d'anarchisme anarchistes non-violents, anarchistes pacifistes, anarchistes végétariens, etc.

Le problème se pose donc de savoir quelle variété d'anarchisme nous allons confronter avec le marxisme originel, aux fins de rechercher sur quels points les deux principales écoles de la pensée révolutionnaire pourraient s'entendre - ou ne pas s'entendre.

Il me semble évident que la variété d'anarchisme qui se trouve la moins éloignée du marxisme est l'anarchisme constructif, sociétaire, l'anarchisme collectiviste ou communiste. Et ce n'est point par hasard que c'est celle-là, et celle-là seule, dont j'ai tenté de dégager les traits dans le petit livre qui précède.

4.

Si l'on y regarde d'un peu plus près, il n'est pas trop difficile de découvrir que, dans le passé, l'anarchisme et le marxisme se sont influencés réciproquement. Errico Malatesta, le grand anarchiste italien, a écrit quelque part : « Presque toute la littérature anarchiste du XIXe siècle était imprégnée de marxisme. »

On sait que Bakounine s'inclinait avec respect devant les aptitudes scientifiques de Marx, au point d'avoir commencé à traduire en russe le premier volume du Capital. De son côté, l'anarchiste italien, son ami Carlo Cafiero, publia un abrégé du même ouvrage.

En sens contraire, les premiers livres de Proudhon, Qu'est-ce que la propriété ? (1840) et, surtout, son grand livre : Système des Contradictions économiques ou Philosophie de la misère (1846), ont profondément influencé le jeune Marx, même si, peu après, l'ingrat économiste persiflera son maître et écrira contre lui la venimeuse Misère de la philosophie.

Malgré leurs querelles, Marx devait beaucoup aux vues exprimées par Bakounine. Au risque de nous répéter, n'en rappelons ici que deux :

- l'Adresse rédigée par Marx sur la Commune de Paris est, pour les raisons indiquées plus loin, largement d'inspiration bakouninienne, comme Arthur Lehning, l'éditeur des Archives Bakounine, l'a souligné ;

- c'est grâce à Bakounine que Marx, comme il a déjà été dit, se vit obligé de condamner le mot d'ordre du Volkstaat de ses associés social-démocrates.

5.

Le marxisme et l'anarchisme ne se sont pas seule-ment influencés l'un l'autre. Ils ont une origine commune. Ils appartiennent à la même famille. En tant que matérialistes, nous ne croyons pas que les idées naissent purement et simplement dans le cerveau des êtres humains. Elles ne font que refléter les acquis obtenus par les mouvements de masses à travers les luttes de classes. Les premiers écrivains socialistes, aussi bien anarchistes que marxistes, ont puisé ensemble leur inspiration, tout d'abord dans la grande Révolution française de la fin du XVIIIe siècle, ensuite dans les efforts entrepris par les travailleurs français, à partir de 1840, en vue de s'auto-organiser et de lutter contre l'exploitation capitaliste.

Rares sont ceux qui savent qu'il y eut à Paris, en 1840, une grève générale. Et, durant les années qui suivirent on assista à une floraison de journaux ouvriers, tels que L'Atelier. Or c'est la même année 1840 – la coïncidence est frappante – que Proudhon publia son « Mémoire contre la propriété » et, quatre ans plus tard, en 1844, le jeune Marx consigna, dans ses célèbres Manuscrits longtemps inédits, le récit de sa visite aux ouvriers parisiens et la vive impression que ces travailleurs manuels avaient faite sur lui. L'année précédente, en 1843, une femme exceptionnelle, Flora Tristan, avait prêché aux travailleurs L'Union ouvrière et entrepris un Tour de France pour prendre contact avec les ouvriers des grandes villes.

Ainsi l'anarchisme et le marxisme, à leurs débuts, burent à la même source prolétarienne. Et, sous la pression de la classe ouvrière nouvelle-née, ils s'assignèrent le même but final, à savoir renverser l'État capitaliste, confier la richesse

« autogouvernement des producteurs » ? Sans doute éprouvent-ils le besoin de faire cette concession à l'aile anarchiste de l'Internationale. Mais il est à souligner que jamais Marx ne scruta dans le détail les voies par lesquelles l'autogestion pourrait fonctionner, tandis que Proudhon lui consacra des pages et des pages. Ce dernier, qui avait commencé sa vie comme ouvrier, savait de quoi il parlait ; il avait observé avec une attention intense les « associations ouvrières » nées au cours de la révolution de 1848. La raison de l'attitude de Marx est probablement qu'elle était inspirée par le dédain et qu'il considérait la question comme « utopique ». Aujourd'hui, les anarchistes ont été les premiers à remettre à l'ordre du jour l'autogestion[7], laquelle est devenue tellement à la mode qu'elle a été, depuis, confisquée, récupérée, altérée, par tout un chacun.

8.

Rappelons maintenant comment anarchistes et marxistes, dès leur naissance politique, sont entrés en conflit les uns contre les autres.

La première escarmouche fut ouverte par Marx-Engels contre Max Stirner dans leur méchant livre : L'idéologie allemande[8]. Elle reposait sur un malentendu réciproque. Stirner ne souligne pas assez clairement qu'au-delà de son exaltation de l'Ego, de l'individu considéré comme un « Unique » avec autrui, c'est-à-dire un nouveau type de société fondé sur le libre choix fédératif et le droit de sécession – une idée qui sera reprise par Bakounine et, finalement, par Lénine lui-même lorsqu'il traitera de la question nationale. De leur côté, Marx et Engels interprétèrent de façon erronée les diatribes de Stirner contre le communisme, qu'il croyaient d'inspiration réactionnaire, alors que Stirner, en réalité, pestait contre une variété bien particulière de communisme, le « grossier » communisme étatique des communistes utopiques de son temps, tels que Weitling en Allemagne et Cabet en France, car Stirner estimait avec raison que ce communisme-là mettait en danger la liberté individuelle.

Ensuite, comme on l'a déjà dit, se produisit le furieux assaut de Marx contre Proudhon, en partie pour les mêmes raisons, à savoir:Proudhon célébrait la petite propriété privée dans la mesure où il voyait en elle un gage d'indépendance personnelle. Mais Marx ne saisit pas que, pour la grande industrie, en d'autres termes, pour le secteur capitaliste, Proudhon se faisait bel et bien l'avocat de la propriété collective. Ne note-t-il pas dans ses Carnets que « la petite industrie est aussi sotte chose que la petite culture » ? Pour la grande industrie moderne, il est délibérément collectiviste. Ce qu'il appelle les compagnies ouvrières jouera,

activité (Selbsttätigkeit) des masses, notion plus restreinte que la spontanéité. Car un parti révolutionnaire peut se donner le gant d'admettre, parallèlement à ses activités prioritaires, une certaine dose d'« auto-activité » des masses, mais la spontanéité, elle, risque de compromettre sa prétention au rôle dirigeant. Rosa Luxemburg fut la première marxiste à utiliser, en allemand, le mot spontan (spontané) dans ses écrits, après l'avoir emprunté aux anarchistes, et à mettre l'accent sur le rôle prédominant de la spontanéité dans le mouvement des masses. On peut soupçonner que les marxistes nourrissent une secrète méfiance à l'égard d'un phénomène sociologique qui ne laisse pas une place suffisante à l'intervention de leurs prétendus dirigeants.

Ensuite les anarchistes sont fort réticents lorsqu'ils observent, de temps à autre, que les marxistes ne dédaignent pas d'utiliser à leur profit les moyens et les artifices de la démocratie bourgeoise. Non seulement ils se servent avec empressement du bulle-tin de vote, qu'ils considèrent comme un des moyens les meilleurs de prendre le pouvoir, mais il arrive qu'ils se complaisent à conclure des pactes électoraux sordides avec des partis libéraux bourgeois ou radicaux, lorsqu'ils pensent ne parvenir à conquérir des sièges parlementaires que grâce à de telles alliances. Certes, les anarchistes n'ont pas, comme on le croit trop souvent, une horreur métaphysique des urnes. Proudhon, une fois, fut élu à l'Assemblée nationale de 1848 ; une autre fois il soutint la candidature de Raspail, un médecin progressiste, à la présidence de la République. Cependant, plus tard, sous le Second Empire, il dissuada les travailleurs de présenter des candidats aux élections. Mais c'était pour lui une simple question d'opportunité : il blâmait tout serment d'allégeance au régime impérial. En une occasion, les anarchistes espagnols évitèrent de prendre une position rigide contre la participation aux élections du Frente Popular de février 1936. Mais, à part ces rares exceptions, les anarchistes préconisent des voies tout autres pour vaincre l'adversaire capitaliste : action directe, action syndicale, autonomie ouvrière, grève générale.

Venons-en maintenant au dilemme : nationalisation des moyens de production ou autogestion ? Ici encore Marx et Engels louvoient. Dans le Manifeste communiste de 1848, écrit sous l'inspiration directe du socialiste d'État français Louis Blanc, ils annoncèrent leur intention de « centraliser tous les moyens de production entre les mains de l'État ». Mais, par le mot État, ils entendaient le « prolétariat organisé en classe dirigeante ». Alors pourquoi diable baptiser État une telle organisation prolétarienne ? Et pourquoi, aussi, se repentiront-ils beaucoup plus tard et ajouteront-ils, en juin 1872, une préface à une réédition du Manifeste dans laquelle ils réviseront leur étatisme sommaire de 1848, faisant référence à l'Adresse de 1871 sur la Commune où il est désormais question d'

sociale, les moyens de production aux travailleurs eux-mêmes. Telle fut, par la suite, la base de l'accord collectiviste conclu entre marxistes et bakouninistes, au congrès de 1869 de la Première Internationale, avant la guerre franco-allemande de 1870. Il est, d'ailleurs, à noter que cet accord était dirigé contre les derniers disciples, devenus réactionnaires, de Proudhon (mort en 1865). L'un d'eux était Tolain, qui s'accrochait à la propriété privée des moyens de production.

6.

J'ai mentionné tout à l'heure que les premiers porte-parole du mouvement ouvrier français tirèrent, dans une certaine mesure, leur inspiration de la grande Révolution française. Revenons plus en détail sur ce point.

Il y avait, en fait, au sein de la Révolution française, deux sortes très différentes de révolution ou, préfère, deux variétés contradictoires de pouvoirs, l'un formé par l'aile gauche de la bourgeoisie, l'autre par un préprolétariat (petits artisans et salariés).

Le premier était autoritaire, voire dictatorial, centralisé, oppressif contre les non-privilégiés. Le second était démocratique, fédéraliste, composé de ce qu'on appellerait aujourd'hui des conseils ouvriers, c'est-à-dire les 48 sections de la ville de Paris associées dans le cadre de la Commune parisienne et les sociétés populaires dans les villes de province[6]. Je n'hésite pas à dire que ce second pouvoir était d'essence libertaire, en quelque sorte le précurseur de la Commune de Paris de 1871 et des soviets russes de 1917, tandis que le premier a été baptisé, mais seulement après coup, au cours du XIXe siècle, jacobin. D'ailleurs, le mot est impropre, ambigu et artificiel. Il a été emprunté au nom d'un club populaire parisien, la Société des Jacobins, provenant lui-même de celui du couvent d'un ordre monastique dans le bâtiment duquel s'était installé le club. En fait, la ligne de démarcation de la lutte de classes entre révolutionnaires bourgeois, d'une part, et non-privilégiés, d'autre part, passait à l'intérieur de la Société des Jacobins, à travers elle. Plus concrètement : à ses réunions, ceux de ses membres qui prônaient l'une ou l'autre des deux révolutions entrèrent en conflit.

Cependant, dans la littérature politique ultérieure, le mot jacobin a été employé couramment pour désigner une tradition révolutionnaire bourgeoise, dirigeant d'en haut le pays et la révolution, par des moyens autoritaires, et le mot a été utilisé dans ce sens aussi bien par les anarchistes que par les marxistes. Par exemple, Charles Delescluze, le leader de l'aile droite majoritaire du Conseil de la Commune de Paris, se dénommait lui-même un jacobin, un robespierriste.

Proudhon et Bakounine, dans leurs écrits, ont dénoncé l'« esprit jacobin », considéré par eux à juste titre comme un legs politique des révolutionnaires bourgeois. Par contre, Marx et Engels ont eu quelque peine à s'affranchir de ce mythe jacobin, rendu glorieux par les « héros » de la Révolution bourgeoise, parmi lesquels Danton (qui, en fait, était un politicien corrompu et un agent double) et Robespierre (qui finit en apprenti dictateur). Les libertaires, grâce à l'acuité de leur vision anti-autoritaire, ne furent pas les dupes du jacobinisme. Ils saisirent fort clairement que la Révolution française ne fut pas seulement une guerre civile entre la monarchie absolue et les révolutionnaires bourgeois, mais qu'elle fut aussi, un peu plus tard, une guerre civile entre le « jacobinisme » et ce que j'appellerai, pour la commodité du langage, le communalisme. Une guerre civile qui aboutit, en mars 1794, à la défaite de la Commune de Paris et à la décapitation de ses deux magistrats municipaux, Chaumette et Hébert, c'est-à-dire au renversement du pouvoir d'en bas – tout comme la Révolution d'Octobre en Russie aboutira à la liquidation des conseils d'usine.

Marx et Engels balançaient sans cesse entre le jacobinisme et le communalisme. Tout d'abord, ils firent l'éloge de la « centralisation rigoureuse offerte en modèle par la France de 1793 ». Mais, bien plus tard, bien trop tard, en 1885, Engels s'aperçut qu'ils avaient été induits en erreur et que ladite centralisation avait ouvert la voie à la dictature de Napoléon Ier. Il arriva à Marx d'écrire une fois que les Enragés, les partisans de l'ex-prêtre gauchiste Jacques Roux, porte-parole de la population laborieuse des faubourgs, avaient été les « représentants principaux du mouvement révolutionnaire ». Mais, à l'opposé, Engels prétendit, ailleurs, qu'au prolétariat de 1793 « pouvait, tout au plus, être apportée une aide d'en haut ».

Lénine, plus tard, se montra encore beaucoup plus jacobin que ses maîtres, Marx et Engels. Selon lui, le jacobinisme aurait été « un des points culminants que la classe opprimée atteint dans la lutte pour son émancipation ». Et il aimait se nommer lui-même un jacobin, ajoutant toutefois : « Un jacobin lié avec la classe ouvrière. »

Notre conclusion sur ce point est que les anarchistes ne pourraient s'accorder avec les marxistes que si les seconds se purgeaient pour de bon de toute réminiscence de jacobinisme.

7.

Récapitulons maintenant les principaux points de divergence entre l'anarchisme et le marxisme :

Tout d'abord, s'ils sont d'accord sur l'abolition ultime de l'État, les marxistes croient nécessaire, après une révolution prolétarienne, victorieuse, de créer un nouvel État, qu'ils appellent « État ouvrier », pour une période indéfinie de temps ; après quoi ils promettent qu'un tel État, dénommé parfois « semi-État », finirait par dépérir. Au contraire, les anarchistes objectent que le nouvel État serait bien plus omnipotent et oppressif que l'État bourgeois, du fait de la propriété étatique de l'ensemble de l'économie, et que sa bureaucratie toujours grandissante se refuserait à « dépérir ».

Ensuite, les anarchistes sont quelque peu soupçonneux quant aux missions assignées par les marxistes à la minorité communiste de la population. S'ils consultent les Saintes Écritures de Marx et d'Engels, ils n'ont que trop raison de nourrir des doutes à ce sujet. Certes, dans le Manifeste communiste, l'on peut lire que « les communistes n'ont pas d'intérêts séparés de ceux du prolétariat tout entier » et qu' « ils représentent constamment l'intérêt du mouvement total ». Leurs « conceptions théoriques », jurent les auteurs du Manifeste, « ne reposent nullement sur des idées, sur des principes inventés ou découverts par tel ou tel réformateur du monde. Elles ne sont que l'expression générale des conditions effectives d'une lutte de classes qui existe, d'un mouvement historique qui s'opère sous nos yeux ». Oui, bien sûr, et ici, les anarchistes se diraient d'accord. Mais la phrase que je vais maintenant citer est quelque peu ambiguë et alarmante : « Théoriquement, ils [les communistes] ont sur le reste de la masse prolétarienne l'avantage de comprendre clairement les conditions, la marche et les ultimes résultats généraux du mouvement prolétarien. »

Cette affirmation tranchante pourrait bien signifier que, du fait d'un tel « avantage », les communistes prétendent avoir un droit historique à s'arroger la direction du prolétariat. S'il en était ainsi, les anarchistes n'approuveraient plus. Ils contestent qu'il puisse y avoir une avant-garde en dehors du prolétariat lui-même et ils croient qu'ils doivent se borner à jouer le rôle, aux côtés ou au sein même du prolétariat, de conseillers désintéressés, de « catalyseurs », afin d'aider les travailleurs dans leurs propres efforts en vue d'atteindre un degré plus élevé de conscience.

Nous sommes ainsi amenés à la question de la spontanéité révolutionnaire des masses, une notion spécifiquement libertaire. Nous trouvons, en effet, très souvent les mots « spontané », « spontanéité » sous la plume de Proudhon et de Bakounine. Mais, ce qui est assez étrange, jamais dans les écrits de Marx et d'Engels, du moins dans leur rédaction d'origine en langue allemande. Dans les traductions, les mots en question apparaissent de temps à autre, mais ils sont des équivalences inexactes. En réalité, Marx et Engels se réfèrent seulement à l'auto-